

Le social au secours de la science

Antoine Grosjean

Bon pour la nature et bon pour l'humain. Le partenariat entre les Conservatoire et Jardin botaniques (CJB) de la Ville de Genève et les Etablissements publics pour l'intégration (EPI) colle tout à fait à la philosophie du développement durable. Depuis 2011, les herbiers de la première institution sont confectionnés dans les ateliers de la seconde. Cela méritait bien la distinction reçue la semaine dernière au Concours cantonal du développement durable (*lire notre édition du 10 juin*).

«Faire ces herbiers, c'est comme faire de la peinture sur une toile blanche.»

Sophie Millet Collaboratrice en emploi adapté aux Etablissements publics pour l'intégration

Fixer sur des «planches» (en fait des chemises en carton) les milliers d'échantillons de plantes que les CJB reçoivent en continu de toute la planète est un vrai travail de titan. Débordé par l'ampleur de la tâche, le Jardin botanique n'arrivait à en réaliser lui-même que la moitié.

Une activité curative

Heureusement, les personnes en situation de handicap ou de rupture socioprofessionnelle employées aux EPI sont venues à la rescousse. Elles y ont d'ailleurs pour leur part gagné une activité rémunérée et valorisante. Voire davantage, car pour certaines d'entre elles, ce travail a même un effet curatif. «Je dois éviter le stress et faire ces herbiers m'apaise, confie Sophie Millet, collaboratrice en emploi adapté aux EPI. C'est devenu mon dada, si je pouvais, je ne ferais que ça toute la journée. Mais au début, ce n'était pas évident.»

Avec ses collègues, elle a en effet une certaine responsabilité, car ces échantillons de plantes sont aussi délicats que précieux. «Ce ne sont pas seulement des objets de collection, souligne Fred Stauffer, conservateur aux CJB. Ce sont des



C'est au sein des Etablissements publics pour l'intégration que des employés fabriquent les herbiers du jardin botanique. LUCIEN FORTUNATI

Le problème

Chaque année, les Conservatoire et Jardin botaniques (CJB) de la Ville de Genève reçoivent plus de 15 000 échantillons de plantes envoyés du monde entier. Or, avant de collaborer avec les Etablissements publics pour l'intégration (EPI), ils ne parvenaient à en traiter que 8000. Le reste dormait ainsi dans des tiroirs, inaccessible aux scientifiques qui consultent les millions de pièces de la collection des CJB, la sixième plus importante au monde. **AN.G.**

outils scientifiques qui servent à identifier de nouvelles espèces. Qui sait, peut-être y a-t-il parmi les plantes préparées aux EPI une variété encore inconnue de la science? Le conservateur ne tarit pas d'éloges sur le résultat du travail effectué: «C'est magnifique!» s'exclame-t-il.

Ces planches sont censées durer des siècles, à l'instar des plus anciens échantillons des CJB, vieux de trois cents ans. La disposition et l'accrochage des plantes sur le carton doivent donc respecter des règles strictes. Mais en même temps, l'exercice exige une part de créativité: «L'aspect esthétique est important», confirme Fabienne Thonney, employée d'herbier au CJB. Réussir à faire entrer tous les éléments sur une planche au format standard - dont la plante elle-

même et l'indispensable étiquette qui la décrit et indique le lieu de sa découverte et son auteur - fait appel à l'ingéniosité des collaborateurs des EPI, qui ont été formés par le Jardin botanique: «Il faut trouver une solution pour chaque plante, explique l'un d'entre eux, David Texeira. Cela demande de la concentration, mais plus c'est compliqué, plus j'aime ça.»

La peur de la liberté

Pour Sophie Millet, «c'est comme faire de la peinture sur une toile blanche. C'est nous qui décidons comment placer la plante. C'est la partie la plus importante du travail.» Au début pourtant, cette tâche a pu intimider des personnes fragilisées ou souffrant de troubles psy-

chiques. «C'était un vrai challenge, raconte Fabienne Thonney. Certains ne voulaient pas faire ce travail, car ils étaient effrayés par la liberté et la créativité qu'on attendait d'eux.» Mais au final, ça s'est révélé bénéfique: «Cela permet de travailler sur la confiance en soi, se félicite Céline Fontaine, maître d'atelier aux EPI. Il a fallu du temps pour que les gens se disent qu'ils en étaient capables. Aujourd'hui, grâce à cela, ils ont acquis des compétences métier et de la reconnaissance.»

Responsable des ateliers des EPI, Frédéric Métrol se félicite que ses «protégés» puissent s'épanouir dans cette activité: «Ils sont fiers de faire ce travail! C'est valorisant et cela permet de se sentir un peu moins handicapé.»

Le dessin par Herrmann

LE NATIONAL REPOUSSE LE CONTRÔLE DES CONDUCTEURS À 75 ANS



Il y a 50 ans dans la «Tribune»

Exercice réussi?

«Il était très exactement 10 h 40, jeudi matin, lorsque dans une cabine d'essayage du rayon dames, au premier étage, un incendie se déclarait. Une fumée, qui dans la réalité pourrait être produite par une cigarette malencontreusement jetée, a déclenché tout le système d'alerte.»

Nous sommes au Grand Passage - l'ancien nom de Globus - et l'envoyé de la Tribune de Genève écrivait dans l'édition du 15 juin 1967: «Cinq minutes et 30 secondes après le début de l'alerte, le premier groupe de pompiers du Poste permanent ayant déjà déroulé leur course et la lance à la main parvenait au premier étage, à l'emplacement où le feu était censé avoir commencé. Les soldats du feu y rejoignaient les groupes d'intervention du magasin qui de leur côté étaient déjà parvenus à mettre en batterie quatre lances à incendie. Ainsi, la démonstration a été faite de la rapidité avec laquelle l'alerte était donnée et les interventions

s'opéraient.» La description se poursuivait avec la précision suivante: «Les représentants de tous les grands magasins parisiens sont venus tout spécialement à Genève pour assister au fonctionnement du dispositif de détection et à l'exercice de jeudi matin.»

Il n'y avait pas eu d'évacuation de la clientèle pendant l'exercice du 15 juin. Un «oubli» qui inspira ces lignes à Jean-Claude Mayor: «On pourra objecter que le client est roi, qu'on ne peut le déranger dans ses achats. (...) L'exercice de jeudi, que j'ai suivi d'un bout à l'autre non avec les «officiels» mais dans le public, m'a déçu. Il était trop théorique, trop loin de la réalité, pour me convaincre qu'il a tout résolu.»

Moins de huit ans plus tard, en janvier 1975, un incendie, un vrai cette fois-ci, ravagea les quatre étages du Grand Passage. C'était de nuit et il ne fut pas nécessaire d'évacuer les clients et le personnel. **Benjamin Chaix**

LA TRIBUNE DE GENÈVE